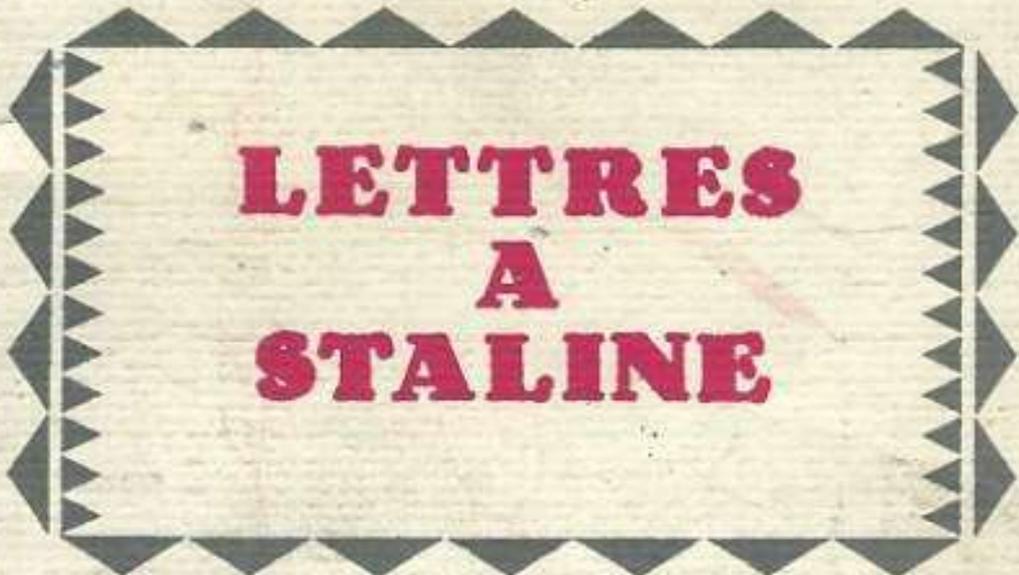


**MIKHAIL BOULGAKOV  
EVGUENI ZAMIATINE**



**LETTRES  
A  
STALINE**

Traduit du russe  
par  
MARIANNE GOURG

**SOLIN**





# LETTRES À STALINE

## DE ZAMIATINE, AUX ÉDITIONS *SOLIN*

*Nous autres, traduit par B. Cauvet-Duhamel,  
Gallimard, 1971.*

*Le Fléau de Dieu, traduit par Claude B. Levenson,  
L'Age d'homme, 1975.*

*Les insulaires, suivi de Province, traduits par C.  
Cauvin et F. Lyssenko, L'Age d'homme. 1983.*

*Le Pécheur d'hommes, traduit par Bernard Kreise,  
Rivages, 1989.*

*La Caverne, nouvelles traduites par André  
Markowicz, Solin, 1989.*

© Edition Solin, 17, rue Hoche 92240 Malakoff, 1989  
pour la traduction française  
ISBN 2-85376-071-5

MIKHAÏL BOULGAKOV  
EVGUÉNI ZANMIATINE

LETTRES A  
STALINE

Lettres traduites du russe  
par Marianne Gourg suivies de

**J'AI PEUR**  
de Evgueni Zamiatine

SOLIN



## PREFACE

*En juin 1931, Zamiatine écrit à Staline. Il lui demande l'autorisation de quitter le pays, parce qu'il est dans l'impossibilité de continuer à être un écrivain. Le 28 mars de l'année précédente, Boulgakov avait exposé au gouvernement de l'URSS (et à Staline en particulier) des problèmes du même ordre.*

*Les deux hommes (que quelques décennies plus tard on s'accordera à considérer, l'un et l'autre, comme des écrivains majeurs) sont extrêmement différents. Boulgakov est profondément attaché aux valeurs traditionnelles de l'intelligentsia. Il hait les ruptures, les destructions, les brusques secousses. Plusieurs de ses frères sont engagés chez les Blancs. Zamiatine, au contraire, est par nature un révolutionnaire, un révolutionnaire "biologique", pourrait-on dire. Le sentiment de participer à un processus cataclysmique de destruction et de renouvellement lui procure une sensation de plénitude : "Et soudain, la révolution qui m'a donné une si belle secousse. On sentait qu'il y avait là quelque chose de fort, d'énorme, de fier comme une trombe quand elle pointe la tête vers le ciel, quelque chose qui faisait que la vie valait la peine d'être vécue. "*

*Nous sommes alors en 1905 et Zamiatine est membre du parti bolchevique. A propos de 1917, il écrira dans son Autobiographie (1929) : "Le terrible et joyeux*

*hiver 1917-1918, tout avait bougé et voguait vers des lointains inconnus. "*

*Zamiatine hait tout ce qui ressemble à de l'immobilisme et qu'il désigne par le terme d'entropie ; Boulgakov, lui, aux révolutions préfère ce qu'il nomme la "Grande Evolution".*

*En dépit de ces différences tout à fait essentielles, les deux hommes se trouvent dans des situations comparables au moment du "Grand tournant " de la fin des années vingt. Ils sont perçus comme des marginaux ennemis du régime, mis au ban de la vie littéraire ; la critique s'acharne contre eux. Le phénomène donne la mesure de la mise au pas à laquelle est soumise la littérature en ces années.*

*Du reste, il est intéressant de constater qu'il faudra attendre la fin des années quatre-vingt pour que les œuvres de Zamiatine et de Boulgakov soient publiées en URSS dans leur totalité ; les deux écrivains étaient restés frappés d'ostracisme.*

*Zamiatine écrivit une seule lettre à Staline et obtint gain de cause, en raison, sans doute, de l'intervention de Gorki. Boulgakov, lui, envoya plusieurs lettres et en écrivit de plus nombreuses encore qu'il ne devait jamais les faire parvenir à leur destinataire. D'après le témoignage de Paoustovski, il semble que, dans les années vingt et trente, la rédaction des lettres à Staline (parfois signées Tarzan !) ait pris chez lui un caractère obsessionnel.*

*Staline, quand il lui téléphona, en pleine nuit, le 18 avril 1930, sut parfaitement utiliser l'état mental que révélait la lettre du 28 mars. Boulgakov s'y étendait sans doute trop longuement sur ses ennuis, ne formulant pas avec une force suffisante ses réels désirs. Il partait, en somme, battu d'avance. Sa demande fut satisfaite a minima : on lui donnait un emploi mais restait, de fait, banni de la vie littéraire, les déplacements à l'étranger lui étaient interdits. Dans le même temps, Staline asseyait son mythe, apparaissait comme*

*une sorte de personnage de légende dont l'intervention aussi miraculeuse qu'inattendue venait redresser une situation en apparence tout à fait désespérée. Ce fut, en réalité, pratiquement le contraire qui se produisit.*

*Zamiatine, conscient des faiblesses que recelait la lettre de Boulgakov se promet d'écrire autrement, de rédiger la "bonne lettre". De fait, la sienne est on ne peut plus claire et percutante ; il va, curieusement, jusqu'à y employer certaines des redondances caractéristiques du didactisme stylistique stalinien.*

*Ces attitudes mentales – l'un comme l'autre, nos écrivains croient possible et recherchent un rapport interpersonnel avec le chef – en disent long sur la fascination que, dès la fin des années vingt, Staline exerce sur la société. Boulgakov croira longtemps à la possibilité d'une nouvelle conversation, longtemps il attendra le nouveau miracle et, ce n'est que bien plus tard, qu'il comprendra qu'il s'est trompé d'attitude, qu'il a été joué, qu'il a fait preuve de lâcheté, "le pire de tous les péchés", écrira-t-il dans *Le Maître et Marguerite*. A quelque chose malheur est bon, et il semble que ce soient ces événements et les réévaluations qui ont suivi qui aient véritablement déclenché l'écriture du chef-d'œuvre de Boulgakov sous la forme que nous lui connaissons.*

*Mais là encore que d'ambiguïtés, que d'amertume ! Tout au long du texte, on sent la fascination que suscitent, le miracle, l'autorité, la toute-puissance... Et si les œuvres "ne brûlent pas", les personnalités, elles, s'éteignent dans le renoncement, l'abdication, la mort de la mémoire et le non-être devient récompense...*

*De ces ambiguïtés qui ont marqué toute une culture, les lettres à Staline de deux des plus grands écrivains russes du XX<sup>e</sup> siècle témoignent, chacune à sa façon, avec éclat.*

MARIANNE GOURG



LETTRES  
DE  
MIKHAÏL BOULGAKOV  
À  
STALINE



A l'attention de I.V. Staline, Secrétaire général du Parti, de M.I. Kalinine, Président du Comité exécutif, de A.I. Sviderski, Chef du Service des Beaux-Arts, d'Alexis Maximovitch Gorki.

De la part de  
Mikhaïl Afanassevitch Boulgakov

(Moscou, Bolchaïa Pirogovskaïa  
35-a, appt 6. tél. 2-03-27)

### REQUÊTE

Il y aura dix ans cette année que je travaille en URSS dans le domaine de la littérature. Sur ces dix années, j'en ai consacré quatre au théâtre et quatre pièces sont nées de ma plume. Trois d'entre elles (*Les Jours des Tourbine*, *L'Appartement de Zoïka* et *L'Ile pourpre*<sup>1</sup>) ont été montées par les théâtres d'Etat de Moscou ; le Théâtre d'Art s'était en principe engagé à monter la quatrième, *La Fuite*, mais elle s'est vue interdite au cours du travail de mise en scène. Je viens actuellement d'apprendre que *Les Jours des Tourbine* et *L'Ile pourpre* avaient été retirées de l'affiche. L'année dernière, *L'Appartement*

*de Zoïka* a été interdite sur ordre des autorités après le 200<sup>e</sup> représentation. Si bien qu'au moment où s'ouvre la saison théâtrale, toutes mes pièces sont interdites, y compris *les Jours des Turbine* a été représentée presque trois cents fois. (...)

Ces faits ont été précédés de l'interdiction des *Notes sur des manchettes*<sup>2</sup>. Interdite également la réédition de mon recueil de récits satiriques la *Diavoliade*<sup>3</sup> interdit le recueil de sketches comiques que je projetais. *Les Aventures de Tchitchikov* ont été interdites sur intervention publique. Quant à mon roman *La Garde blanche*<sup>4</sup>, il a vu sa publication dans la revue *Rossia* interrompue en raison de l'interdiction qui a frappé cette même revue.

A chaque nouvelle publication, la critique s'intéressait d'un peu plus près à ma personne ; je me saisis de l'occasion pour faire remarquer qu'aucune de mes œuvres, qu'il s'agisse de textes de prose ou de théâtre n'a jamais suscité nulle part aucun écho favorable. Au contraire, plus j'étais connu en URSS et à l'étranger, plus rageuses se faisaient les critiques. Pour finir, ça a été un déferlement d'injures.

Toutes mes œuvres ont eu droit à des commentaires d'une monstrueuse malveillance, mon nom a été traîné dans la boue et pas seulement dans la presse périodique. En témoignent des ouvrages comme la *Grande Encyclopédie soviétique* et *L'Encyclopédie littéraire*.

Impuissant à me défendre, j'ai demandé à plusieurs reprises l'autorisation de me rendre à l'étranger, ne serait-ce que pour peu de temps. J'ai essuyé un refus. *Les Jours des Turbine* et *La Garde blanche* m'ont été dérobés et emportés à l'étranger. Il s'est trouvé

à Riga une maison d'édition pour aller écrire la fin de mon roman et faire paraître sous mon nom un livre qui se termine de façon inepte. En outre, à l'étranger, on me spolie de mes droits d'auteur.

Ma femme, Lioubov Evgueniévna Boulgakova, a alors présenté une deuxième demande d'autorisation de départ à l'étranger ; elle comptait s'y rendre seule afin de mettre de l'ordre dans mes affaires ; quant à moi, j'étais prêt à rester en URSS à titre d'otage.

Nous avons essuyé un refus.

J'ai maintes fois présenté des demandes visant à me faire restituer les manuscrits qui se trouvent aux mains de la Guépéou. Quand mes lettres ne restaient pas sans réponse, je me voyais opposer un refus.

J'ai sollicité l'autorisation de faire parvenir moi-même à l'étranger ma pièce *La Fuite* afin d'éviter qu'elle ne m'y soit dérobée.

J'ai essuyé un refus.

Tout cela dure depuis tantôt dix ans ; mes forces sont brisées ; je n'ai plus le courage d'exister dans une atmosphère de traque, je sais désormais qu'à l'intérieur de l'URSS il m'est interdit de publier mes livres ou de faire jouer mes pièces ; mes nerfs sont dérangés ; je m'adresse donc à vous pour vous demander d'intervenir en ma faveur auprès du gouvernement de l'URSS : QUE L'ON M'EXPULSE D'URSS EN COMPAGNIE DE MA FEMME L.E. BOULGAKOVA QUI SE JOINT À MOI POUR APPUYER MA DEMANDE.

M. BOULGAKOV  
Moscou, juillet 1929

*Lettre de juillet 1929 à Staline (la date exacte n'est pas indiquée).*

*Dans le texte à un ami secret. qui se présente sous la forme de lettres à Elena Sergueevna Chilovskaïa qui devait devenir sa troisième épouse, Boulgakov dit de l'année 1929 qu'elle fut celle "de la catastrophe".*

*Après avoir réglé son compte à l'opposition de gauche (Trotsky émigre en février 1929), la fraction stalinienne s'en prend à l'opposition dite de droite. Une campagne est lancée contre les "Compagnons de route" ; il s'agit d'écrivains non communistes mais qui souhaitent collaborer avec le pouvoir soviétique ; ils se voient accusés d'apolitisme. En 1929, Pilniak et Zamiatine, deux des principaux prosateurs des années vingt, deviendront la cible principale des attaques de la critique ; on leur reproche d'avoir fait publier à l'étranger des ouvrages hostiles au régime soviétique. Il s'agit, d'une part, du roman de Zamiatine Nous autres, anti-utopie qui dénonce le totalitarisme de tous ordres, et du brefroman de Pilniak L'Acajou où celui-ci exprime sa nostalgie d'un communisme libertaire et son rêve d'une Russie sauvage, primitive, image d'un chaos primordial. En dépit de toutes leurs différences, les deux livres dénonçaient l'entreprise de destruction de la Russie vivante qui était en train de se mettre en place. Nous autres avait été écrit au tout début des années vingt et fut d'abord publié dans des traductions tchèques, françaises, anglaises et italiennes. Lorsqu'en 1929, des fragments en russe parurent dans une revue d'émigrés de Prague, la critique soviétique y vit un libelle anticommuniste. Cette même année, Pilniak faisait paraître son Acajou aux éditions Pétropolis de Berlin. C'est le*

début de la tragédie des deux écrivains. *Zamiatine* émigrera en 1931 et mourra à l'étranger ; quant à *Pilniak*, il sera fusillé en 1937

Il va de soi que, dans pareille atmosphère et étant donné la réputation qui était la sienne, la *Situation de Boulgakov* ne pouvait que se détériorer. C'est d'abord l'interdiction de sa pièce *La Fuite* ; le Théâtre d'Art en avait commencé les répétitions à la mi-octobre 1928. La pièce sera interdite le 24 octobre, interdiction qui deviendra effective début 1929 (la dernière répétition est du 25 janvier). La pièce peint la difficile vie des émigrés et pose au travers de la figure du général blanc *Khloudov* le problème du sens des crimes et des sacrifices de la guerre civile. *La Fuite* est à maints égards proche du mouvement *Changement de jalons* qui se prononçait pour un rapprochement avec l'Union soviétique, voire pour un retour dans le pays sur des bases purement patriotiques. La pièce suscita l'hostilité totale du groupe *Au poste littéraire*.

Dans sa lettre du 2 février à *Bill-Bielotserkovski*, *Staline* écrivait : "*L'auteur de la Fuite tente de justifier la cause des Blancs en partie, sinon en totalité. Sous sa forme actuelle, La Fuite est un ouvrage antisoviétique.*"

1. *Les Jours des Tourbine* (1926) a été montée au Théâtre d'Art en 1926. Il s'agit de la pièce la plus célèbre de Boulgakov. Ecrite d'après le roman *La Garde blanche* et d'inspiration largement autobiographique, elle met en scène une famille de l'intelligentsia qui a pris le parti des Blanc. La pièce suscita débats et controverses passionnées. La légende veut que *Staline* l'ait vue une quinzaine de fois. Dans sa lettre à *Bill-Bielotserkovski* déjà citée, il écrivait : "*la pièce est plus utile que nuisible. N'oubliez pas que l'impression dominante qu'elle laisse aux spectateurs est favorable aux bolcheviks. Si même des gens tels que les Tourbine sont obligés de déposer les armes, de se soumettre à la volonté populaire et de reconnaître la faillite totale de leur entreprise, cela signifie que les bolcheviks sont invincibles... Les Jours des Tourbine font la démonstration de la force incoercible du bolchevisme.*"

La première de *l'Île pourpre* avait eu lieu le 11 décembre 1928. Peu après, le Conseil artistique du Théâtre de chambre devait condamner la pièce taxée d'antisoviétisme. Il s'agit d'une œuvre satirique dirigée surtout contre la censure au théâtre ; Boulgakov y utilise le procédé de la "représentation dans la représentation".

*L'Appartement de Zoïka*, satire des vices de la NEP fut jouée quelque deux cents fois au Théâtre Vakhtangov avant d'être retirée de l'affiche en juin 1928. Staline aurait vu la pièce huit fois.

2. Les *Notes sur des manchettes* parurent dans diverses revues en 1922 et 1923. Il s'agit d'une prose autobiographique qui conte sur le mode humoristique et grinçant les débuts littéraires de Boulgakov.

3. Le recueil de récits satiriques et grotesques *Diavoliade* est de 1924.

4. Le roman *la Garde blanche* parut dans les numéros 3 et 4 de la revue *Rossia* (janvier 1925). Événements publics et destinées individuelles s'y entrecroisent, pris dans le chaos de la guerre civile en Ukraine.

C'est au moment où Boulgakov subit une série d'échecs cuisants en tant que dramaturge que son destin littéraire croise celui de Maïakovski. En effet, fin 1928, ce dernier se tourne vers le théâtre avec sa pièce *La Punaise* dont la première aura lieu le 13 février 1929. Boulgakov s'y trouvera cité dans la liste des mots obsolètes. En septembre 1929, Maïakovski donnera lecture des *Bains* et, immédiatement, on le comparera aux grands classiques du passé, en particulier à Molière. Comparaisons qui ulcèrent profondément Boulgakov qui considérait que, si Maïakovski était le représentant indiscuté de l'avant-garde, le domaine classique était sa chasse gardée. C'est peut-être en réaction aux louanges adressées à Maïakovski promu "nouveau classique" qu'il va se mettre à écrire son *Molière*.

L'auteur de cette lettre est donc un homme poussé à bout, malade et désespéré.

Le 28 août, il écrivait à son frère Nicolas : « Toutes mes pièces sont interdites en Union soviétique et pas une ligne de ma prose n'est publiée. En 1929 a eu lieu ma destruction en tant qu'écrivain (...). Je n'ai plus nul espoir au cœur.

Tels des serpents, de sombres rumeurs rampent autour de moi, on me dit condamné à tous les sens du terme..."

## AU GOUVERNEMENT DE L'URSS

De la part de  
Mikhaïl Afanassevitch Boulgakov

(Moscou, Bolchaïa Pirogovskaïa,  
35-a, appt 6)

J'adresse au Gouvernement de l'URSS la lettre suivante :

1

Toutes mes œuvres ont été interdites ; il s'est alors trouvé parmi les nombreux citoyens qui connaissent mes écrits, des gens pour me conseiller avec insistance d'écrire "une pièce communiste" (je cite) et d'adresser en outre au Gouvernement de l'URSS une lettre de repentir par laquelle je renoncerais aux idées jadis exprimées dans mes œuvres littéraires tout en donnant l'assurance qu'on me verrait à l'avenir travailler en compagnon de route dévoué à l'idée du communisme. But de l'opération : échapper aux persécutions, à la misère et à la perspective d'une fin inéluctable.

Ce conseil, je ne l'ai pas suivi. Il est douteux que j'aie pu me présenter au Gouvernement de l'URSS sous un jour avantageux en écrivant une lettre mensongère qui, somme toute, n'aurait été qu'une courbette politique malpropre, naïve de surcroît. Quant à écrire une pièce communiste, je n'ai même pas essayé, sachant par avance que j'en étais parfaitement incapable.

Désireux à présent de voir enfin mettre un terme à mes tribulations littéraires, je me sens obligé d'adresser une lettre véridique au Gouvernement de l'URSS.

## 2

En analysant le contenu de mes albums de coupures de presse, j'ai découvert que sont parus en URSS trois cent un articles me concernant ; ils portent sur dix années de travail. Il y en a trois d'élogieux, les deux cent quatre-vingt-dix-huit autres sont hostiles et injurieux.

Ces deux cent quatre-vingt-dix-huit articles sont comme le reflet dans un miroir de ma vie d'écrivain.

Alexis Tourbine<sup>1</sup>, le héros de ma pièce s'est vu traiter de FILS DE PUTE dans des vers publiés dans la presse tandis que l'auteur de la pièce était décrit comme affligé D'UNE VIEILLESSE DE CHIEN<sup>2</sup>. On m'a qualifié d'ÉBOUEUR<sup>3</sup> de la littérature occupé à ramasser les reliefs d'une table souillée DES VOMISSURES d'une douzaine de convives.

Ailleurs, on pouvait lire : "LE MĪCHKA BOULGAKOV, MON COPAIN COMME COCHON, C'EST AUSSI, PASSEZ-MOI L'EXPRESSION UN ÉCRIVAIN QUI FARFOUILLE

DANS DES TAS D'ORDURES POURRIES. Qu'est-ce que c'est, je lui demande, que cette GUEULE que tu nous tires... ? Moi, je suis un délicat, mais vous savez, ce qu'il mérite, c'est UN BON COUP DE BASSINE SUR LA NUQUE."

... Les bourgeois, nous, sans les Tourbine, nous leur sommes à peu près aussi utiles qu'UN SOUTIEN-GORGE À UN CHIEN... Vous savez, CE FILS DE PUTE, CE TOURBINE, JE VOUDRAIS QU'IL NE FASSE PAS RECETTE, QU'IL N'AIT AUCUN SUCCÈS." (In *La Vie de l'Art*, n° 44, 1927.)

On a dit que Boulgakov était voué à rester ce qu'il avait toujours été, une ENGEANCE NÉO-BOURGEOISE qui crache ses jets de salive empoisonnés mais impuissants sur la classe ouvrière et ses idéaux communistes (*Komsomolskaïa pravda*, 14 octobre 1926).

On a fait savoir que j'étais sous le charme de la CHIENNERIE qui émanait de certaine rouquine, femme d'un ami (A. Lounatcharski, *Izvestia*, 8 octobre 1926) et que de ma pièce *Les Jours des Tourbine* ne montait que LA PUANTEUR (*Sténogramme d'une réunion de l'Agitprop*, mai 1927).

Je tiens à porter à votre connaissance que, si je fais ces citations, ce n'est pas dans le but de me plaindre de la critique ou d'entamer je ne sais trop quelle polémique, loin de là. Mon but est beaucoup plus sérieux.

Documents à l'appui, je démontre que l'ensemble de la presse soviétique et avec elle toutes les organisations qui se sont vu confier le contrôle du répertoire ont œuvré, toutes ces années durant lesquelles j'ai mené mon travail littéraire, à démontrer d'une seule voix et avec une VÉHÉMENCE PEU COMMUNE que les œuvres

de Mikhaïl Boulgakov ne peuvent exister en URSS.  
Je déclare à mon tour que la presse soviétique A  
PARFAITEMENT RAISON.

3

C'est mon pamphlet *L'Ile pourpre*<sup>4</sup> qui servira de point de départ à cette lettre.

En URSS, tous les critiques ont accueilli cette pièce en la déclarant "inepte, indigente, dépourvue de mordant" ; c'était, disaient-ils, un libelle diffamatoire dirigé contre la révolution,

L'unanimité était complète ; quelque chose vint toutefois la troubler et d'une façon aussi étonnante qu'inattendue.

Dans le n° 12 du *Bulletin du répertoire* (1928) parut une critique signée P. Novitsky. On pouvait y lire que *L'Ile pourpre* était une "parodie intéressante et pleine d'esprit" où l'on voyait "se dresser l'ombre maléfique du Grand Inquisiteur qui écrasait la création artistique, cultivait les CLICHÉS THÉÂTRAUX LES PLUS INEPTES ET LES PLUS SERVILES, annihilant la personnalité de l'acteur et de l'écrivain" ; il était question dans *L'Ile pourpre* de la sombre et sinistre force qui fait naître ILOTES, THURIFÉRAIRES ET LECHE-BOTTES.

Il y était dit que "si existaient réellement des forces aussi noires, L'INDIGNATION ET L'IRONIE MORDANTE D'UN AUTEUR QUE LA BOURGEOISIE AVAIT PORTÉ AU PINACLE SE TROUVAIENT PLEINEMENT JUSTIFIÉES".

Il est permis de se demander où est la vérité.

Qu'en est-il, pour finir, de *L'Ile Pourpre* ?

S'agit-il d'une pièce "inepte et indigente" ou bien d'un pamphlet plein d'esprit ?

C'est le critique Novitsky qui a raison. Je ne suis pas *en mesure de juger* si ma pièce est ou non spirituelle, mais j'ai conscience que l'on y voit réellement se lever *une ombre* sinistre et que cette *ombre est celle du Repertkom*. C'est lui qui fait surgir ilotes, thuriféraires et gens que la terreur rend tout prêts à "faire plaisir" à tout prix C'est lui qui assassine l'esprit de création. Il est occupé à tuer la dramaturgie soviétique et il la tuera.

Ces pensées, je ne les ai pas marmonnées dans un coin. Je les ai incluses dans *mon* pamphlet dramatique et j'ai porté ce pamphlet à la scène. La presse soviétique a pris le parti du Glavrepertkom en écrivant que *L'Ile pourpre* était un libelle dirigé contre la révolution. Or, ce ne sont là que bavardages dépourvus de sérieux. La pièce n'est nullement un libelle contre la révolution, et ce, pour nombre de raisons ; manquant de place, je me contenterai d'en indiquer une et non des moindres : la révolution est à ce point grandiose qu'il est tout simplement IMPOSSIBLE d'écrire un libelle contre elle. Pamphlet n'est pas libelle et le Glavrepertkom n'est pas la révolution.

Mais lorsque la presse allemande écrit que *L'Ile pourpre*, c'est le premier appel à la liberté de la presse qui ait retenti en URSS (in *Jeune Garde*, n°1, 1929), elle écrit la vérité. J'en ai pleinement conscience. Lutter contre la censure quelle qu'elle soit et quel que soit le pouvoir au nom duquel elle s'exerce est mon devoir d'écrivain, de même qu'il est de mon devoir d'en appeler à la liberté d'expression. Je suis un ardent *zélateur* de cette liberté et j'imagine que s'il prenait

à un écrivain l'idée de démontrer qu'il n'en a nul besoin, il ressemblerait à un poisson qui voudrait convaincre les gens qu'il peut se passer d'eau.

4

C'est là un trait essentiel de mon œuvre et il est parfaitement suffisant pour que mes livres n'aient pas droit de cité en URSS. Tous les autres traits que l'on relève dans mes récits satiriques s'y rattachent : les couleurs noires et mystiques (je suis UN ÉCRIVAIN MYSTIQUE<sup>5</sup>) desquelles j'aime à parer les innombrables monstruosité de notre quotidien, le poison qui imprègne ma langue, le profond scepticisme dont je fais preuve à l'endroit du processus révolutionnaire qui se déroule dans mon pays arriéré et auquel j'oppose mon concept bien-aimé de Grande Evolution ; et surtout, je peins les traits effrayants de mon peuple, ces traits qui, bien avant la révolution causaient à mon maître, Saltykov-Chtchédrine de si profondes souffrances.

Inutile de dire que l'idée de prendre tout cela en compte, ne serait-ce qu'un tout petit peu, n'a même pas effleuré la presse soviétique exclusivement occupée à répéter sans pour autant convaincre grand monde que la satire de M. Boulgakov n'était que CALOMNIE.

Je me souviens de la seule et unique fois où quelqu'un fit remarquer avec une aorte de dédain étonné (c'était l'époque où je commençais à être connu) : M. Boulgakov VEUT à tout prix devenir l'auteur satirique de notre époque."

C'est hélas à tort que le verbe *vouloir est employé* au présent. Il convient de le mettre au passé. M. Boulgakov EST DEVENU un auteur satirique et ce au moment précis où aucune réelle satire (je songe à celle qui s'exerce sur des domaines interdits) n'était pensable en URSS.

Ce n'est pas à moi qu'est échu l'insigne honneur d'exprimer dans la presse cette idée criminelle. Elle a été formulée avec une clarté maximale dans un article de V. Blioum dont le sens peut se ramener à une seule et unique formule aussi précise que brillante :

EN URSS, TOUT AUTEUR SATIRIQUE PORTE AT-  
TEINTE AU RÉGIME SOVIÉTIQUE.

Suis-je pensable en URSS ?

## 5

Pour finir, mes derniers traits ; on les trouve dans ces pièces qui ont péri, *Les Jours des Tourbine*, *La Fuite* ainsi que dans le roman *La Garde blanche* ; il s'agit de mon insistance à représenter l'intelligentsia russe comme la couche sociale la meilleure du pays. Avec, en particulier, la représentation d'une famille noble de l'intelligentsia qu'une inexorable fatalité historique jette dans le camp des Blancs durant les années de guerre civile, tout cela dans la tradition de *Guerre et Paix*. Représentation parfaitement naturelle pour un écrivain lié par le sang à l'intelligentsia.

Mais semblables représentations font qu'en URSS leur auteur, de la même façon que ses héros, reçoit, en dépit des efforts qu'il déploie POUR SE PLACER SANS PASSION AU-DESSUS DES

ROUGES ET DES BLANCS, un certificat de garde blanc et d'ennemi du peuple ; après quoi, il peut se considérer, en URSS comme un homme fini, chacun le comprendra aisément.

6

Mon portrait littéraire est terminé. C'est également un portrait politique. Je ne saurais dire les profondeurs de crime qu'il recèle mais je demande instamment qu'on n'aille rien chercher en dehors de ce portrait. Il est fait avec une absolue bonne foi.

7

A ce jour je suis détruit.

Destruction que l'opinion publique soviétique a accueillie avec une joie sans mélange et qu'elle a désignée du terme d'ACQUIS POSITIF<sup>6</sup>.

R. Pikel a eu une pensée libérale pour commenter ma destruction (Izvetia, 15 septembre 1929) : "Nous ne voulons pas dire par là que le nom de Boulgakov est rayé de la liste des dramaturges soviétiques."

Et de prodiguer ses encouragements à l'écrivain égorgé : "Il ne s'agissait que de pièces déjà anciennes."

Néanmoins, la vie, en l'occurrence, le Glavrepertkom a démontré que le libéralisme de R. Pikel ne se fondait strictement sur rien.

En effet, le 18 mars 1930, je recevais un papier du Glavrepertkom qui m'informait laconiquement que ce n'était point quelque-une de mes anciennes pièces mais bien la toute dernière, *La*

*Cabale des dévots* (Molière), qui était INTERDITE à la représentation.

Je serai bref : en deux lignes, l'administration enterrait mon travail en bibliothèque, ma fantaisie, une pièce que des spécialistes autorisés qualifiaient de brillante.

R. Pikel est dans l'erreur. Ce ne sont pas seulement mes œuvres passées qui ont péri mais aussi mes œuvres présentes ainsi que toutes celles à venir. Et c'est moi qui, personnellement, ai, de mes propres mains jeté au feu le brouillon d'un roman sur le diable, le brouillon d'une comédie et le début d'un deuxième roman intitulé *Théâtre*.

Tout ce que j'ai écrit est dans une situation désespérée.

## 8

Je demande au gouvernement soviétique de tenir compte du fait que je ne suis pas un politique mais un homme de lettres qui a fait don de toute sa production à la scène soviétique.

Je demande que l'on porte attention aux deux extraits de presse ci-joints ; ils concernent ma personne et sont parus dans la presse soviétique

On pouvait lire en 1925 : "Voici qu'apparaît un écrivain qui ne prend même pas la peine DE REVÊTIR L'HABIT DES COMPAGNONS DE ROUTE."

Et en 1919 : "Son talent est non moins évident que le caractère réactionnaire de ses écrits."

Je vous prie de vous souvenir qu'être mis dans l'impossibilité d'écrire revient pour moi à être enterré vivant.

JE PRIE LE GOUVERNEMENT DE L'URSS DE ME  
DONNER ORDRE DE QUITTER DANS LES  
MEILLEURS DÉLAIS LE TERRITOIRE DE L'URSS EN  
COMPAGNIE DE MA FEMME LIOBOV  
BOULGAKOVA.

J'en appelle à l'humanité du pouvoir soviétique et le  
prie dans sa magnanimité d'octroyer la liberté à un  
écrivain qui ne peut être d'aucune utilité dans sa  
patrie ; cet écrivain, c'est moi.

Si ce que je viens d'écrire n'emporte pas la conviction  
et si je suis condamné à me taire en Union soviétique  
le restant de mes jours, je demande au gouvernement  
soviétique de me donner un emploi dans ma spécialité  
et de m'affecter à un théâtre en tant que metteur en  
scène titulaire.

Je demande fort exactement UN ORDRE DE  
MISSION, je le demande avec la dernière insistance  
car toutes mes tentatives pour trouver du travail dans  
le seul domaine où je puisse être à l'URSS de quelque  
utilité en tant que spécialiste très hautement qualifié  
se sont soldées par un fiasco complet. Mon nom est  
devenu un symbole si bien que, chaque fois que j'ai  
proposé mes services, j'ai suscité L'EFFROI ; et  
pourtant, il y a à Moscou un très grand nombre  
d'acteurs, de metteurs en scène et aussi de directeurs  
de théâtre qui connaissent parfaitement mes  
capacités

exceptionnelles pour tout ce qui touche à la scène.

Je propose à l'URSS un spécialiste de mise en scène, acteur de surcroît. Parfaitement intègre, incapable du moindre acte de sabotage ; Il est prêt à monter consciencieusement n'importe quelle pièce depuis Shakespeare et jusqu'aux pièces actuelles

Je demande à être nommé assistant metteur en scène au Premier Théâtre d'Art, cette école inégalée que dirigent des maîtres comme K.S. Stanislavski et N.I. Nemirovitch Dantchenko.

Si l'on ne me nomme pas metteur en scène, je demande avec la dernière insistance un emploi de figurant. Et si je ne peux être figurant, que l'on me donne un travail d'homme de peine.

Et si cela aussi est impossible, je demande au gouvernement soviétique d'agir avec moi comme il le jugera bon, mais d'agir ; en effet, en ma personne, c'est un dramaturge, auteur de cinq pièces, connu en URSS et à l'étranger qui se trouve À L'HEURE ACTUELLE confronté à la misère, à la rue, à la mort.

M BOULGAKOV  
Moscou. 28 mars 1930

*Cette lettre revêt une importance particulière. En effet, Boulgakov y donne son propre portrait littéraire et politique. Et surtout elle est de toute évidence, à l'origine de la fameuse conversation téléphonique qui eut lieu le 18 avril 1930 entre l'écrivain et Staline. Cette conversation devait avoir une importance majeure pour la vie et l'œuvre de Boulgakov.*

1. Il s'agit d'une citation de la pièce de Bezymemski *Le Coup de feu*, mise en scène par Meyerhold. Bezymemski, poète prolétarien et l'un des membres les plus actifs de la VAPP (Association panrusse des écrivains prolétariens) y traçait une figure d'officier blanc extrêmement négative. Cet officier portait le nom d'Alexis Tourbine (l'un des principaux protagonistes du roman et de la pièce de Boulgakov, et dont la proximité à l'auteur est évidente) :

*Et aussi, je me rappelle mon frère  
Un officier à moustache noire  
Saisi d'une haine atroce  
L'a torturé, mes amis  
Un sadique, un bourreau.*

Sorokine :

*Je l'étranglerai de mes propres mains !  
Dis-nous qui était ce fils de pute,  
Dis-nous son nom ! Son nom ! Son nom !  
Colonel... Alexis... Tourbine.  
Colonel... Alexis... Tourbine !*

Le même Bezymenski devait encore s'acharner sur Zamiatine. Dans la *Gazette littéraire* du 2 mai 1929, il le définissait ainsi : "Type - Zamiatine. Genre - Eugène. Classe - Bourgeois - A la campagne - Koulak - Résultat de multiples dégénérescences - N.B. : Ennemi."

2. "Voici à présent que le jeune Théâtre d'Art se solidarise avec un auteur affligé d'une vieillesse de chien." (V. Blioum, fin 1926.) Il est ici fait allusion au récit de Boulgakov *Cœur de chien* (1926) qui ne devait être publié en Union soviétique qu'en 1987.

3. "Il fait le ménage dans les appartements des Zoïka." (S. Iakoubovski, 29 octobre 1926.)

4. "Cette année, nous avons pu voir une pièce qui n'est rien d'autre qu'un méchant libelle dirigé contre la révolution d'Octobre ; elle soutient d'un bout à l'autre les forces qui nous sont hostiles. Il s'agit de *L'Île pourpre*," (Litovski, 20 juin 29.)

5. On peut constater qu'ici Boulgakov affirme très clairement ses choix idéalistes : "Je suis écrivain mystique." En outre il se prononce avec une clarté maximale contre le concept de révolution auquel il préfère celui d'évolution pacifique (sujet abordé sur le mode de la parabole dans la nouvelle fantastique *Les Œufs du destin*). C'est l'intelligentsia qui est appelée à mettre en œuvre les réformes nécessaires à cette évolution, c'est à elle qu'incombe la tâche d'éduquer le peuple.

C'était, dans le contexte de 1930, toucher au saint des saints de l'idéologie soviétique. Audace qui donne aussi la mesure du désespoir de l'écrivain. Il n'a plus rien à perdre

6. Le 6 mars 1929, un entrefilet de *Moscou Soir* indiquait : "Les théâtres sont désormais nettoyés des pièces de Boulgakov."

Cette lettre au gouvernement de l'Union soviétique a été envoyée le 31 mars et le 1<sup>er</sup> avril à Staline, Molotov, Kaganovitch, Kalinine, Iagoda, Boubnov, Kon. Il s'agit d'une Lettre énergique et, en un certain sens, désespérée. On y sent l'exaspération de Boulgakov. S'il s'étend longuement sur ses malheurs, il n'exprime pas ses désirs réels avec autant de clarté qu'il serait désirable. Tient-il absolument à partir à l'étranger ou préfère-t-il rester en URSS et dans quelles conditions ? Il semble qu'après avoir déploré les mesures d'interdiction dont ses pièces font l'objet, il n'envisage pas que cette situation puisse être modifiée et accepte par avance un travail subalterne au théâtre dans l'éventualité (qu'il a l'air de tenir pour certaine) où il lui serait refusé de se rendre à l'étranger.

Quand, à son tour, Zamiatine décidera de s'adresser à Staline pour demander l'autorisation de quitter le pays, il procédera autrement. Ne disait-il pas en 1931 à Boulgakov : "Vous avez fait une erreur et c'est la raison pour laquelle vous avez essuyé un refus. Vous avez mal conçu votre lettre, vous vous êtes lancés dans des considérations sur la révolution, l'évolution, la satire !... Alors qu'il fallait écrire clair et net que vous demandiez que l'on vous laisse partir, point final ! Non, moi, j'écrirai la bonne lettre !"

Zamiatine reçut une réponse positive ; il est permis de se demander si le style de sa lettre y fut pour quelque chose. Toujours est-il que la lettre de Boulgakov révélait un certain nombre de faiblesses que Staline sut exploiter à son avantage.

Le 18 avril 1930, il téléphona à l'écrivain ; celui-ci dormait et crut tout d'abord à une plaisanterie. Staline prenait donc son interlocuteur au dépourvu et restait maître de la conversation qu'il devait impulser à sa guise. Elena Sergueevna, troisième femme de l'écrivain, devait rapporter l'entretien de la façon suivante :

"— Mikhaïl Afanassevitch Boulgakov ?

— Oui

— Le camarade Staline va vous parler,

— Quoi ? Staline ? Staline ?

Sur ce, une voix dit avec un accent géorgien prononcé :

— Oui, c'est le camarade Staline qui vous parle. Bonjour, camarade Boulgakov.

— Bonjour Iossif Vissarionovitch,

— Nous avons reçu votre lettre. Nous l'avons lue avec les camarades. Vous allez recevoir une réponse positive... Et, peut-être... vous voulez partir à l'étranger, n'est-ce pas ? Vous en avez vraiment assez de nous ?

— Ces derniers temps, j'ai longuement retourné la question suivante : un écrivain russe peut-il vivre hors de sa patrie ? Et il me semble que non.

— Vous avez raison. C'est aussi mon avis. Où voulez-vous travailler ? Au Théâtre d'Art ?

— Oui, j'aimerais, mais je n'y ai eu que des refus.

— Faites une demande. Il me semble que, cette fois, ils accepteront. Il faudrait que nous nous rencontrions pour causer.

— Oh oui, Iossif Vissarionovitch, j'ai grand besoin de m'entretenir avec vous.

— Oui, il faudra absolument trouver un moment pour cela. Et à présent au revoir et meilleurs vœux."

Cette conversation, venant après plusieurs semaines d'une attente harassante, fut vécue par Boulgakov comme un miracle. La vie ne venait-elle pas de reproduire la situation qu'il avait décrite dans son *Molière* d'une rencontre entre le monarque tout puissant et un écrivain persécuté ? Il va de soi que l'histoire devait faire presque aussitôt le tour de Moscou (il était de l'intérêt de Boulgakov d'en parler afin de changer son statut d'écrivain en disgrâce) et l'on peut mesurer à cette occasion l'impact, pour ainsi dire magique, que possède dès 1930 le nom d'un Staline, qui veut s'inscrire au nombre des "bons tsars" du conte russe.

Il faut également se souvenir que le coup de fil de Staline survenait au lendemain des funérailles de Maïakovski qui s'était suicidé le 14 avril 1930. Il permettait au dictateur de se démarquer de la fin d'un poète qui avait lié à jamais son nom à la révolution et ce d'autant que ce suicide venait après ceux de Sobol et d'Essénine. Il est probable que Boulgakov vit en ces coïncidences un sens mystique. Maïakovski, mort le

premier jour de la semaine sainte, avait en quelque sorte "payé pour lui", l'avait remplacé sur la croix. De l'importance de cette mort pour Boulgakov témoigne le poème *Funérailles* du 28 décembre 1930 et qui fait précisément écho à ces événements. Dès lors, dans l'œuvre de Boulgakov, le motif du suicide, du coup de feu, de la Passion s'associera allusivement à la figure de Maïakovski, notamment dans *1e Maître et Marguerite*. En fait ces motifs sont présents très tôt dans la vision boulgakovienne et les événements d'avril 1930 ne font que cristalliser de très anciennes obsessions.

La conversation du 18 avril permettait à Staline de mettre en place son mythe tout en éludant de possibles reproches. C'est lui qui avait mené le jeu et Boulgakov n'avait fait que répondre. Ainsi, nombre de problèmes importants avaient-ils pu être passés sous silence, notamment l'éventualité d'un départ.

Boulgakov ne le comprendra que bien plus tard.

M. BQULGAKOV A I.V. STALINE

*O, muse, notre chant est fini  
Et à la muse je rendrai sa voix  
Et tu retrouveras les heures de félicité  
En moissonnant de ton champ l'épi mûr.*

## INTRODUCTION

Très estimé

Iossif Vissarionovitch

Il s'est écoulé près d'un an et demi depuis que ma voix s'est tue. A présent que je me sens très gravement malade, j'ai envie de vous demander d'être mon premier lecteur.

Début 1930

*La date exacte de cette lettre n'est pas indiquée, elle est inachevée. On peut supposer qu'elle fait partie d'une longue série de lettres à Staline, commencées, projetées... et jamais envoyées. Paoustovski, dans ses mémoires, signale qu'à l'époque Boulgakov passait son temps à écrire des lettres à Staline qu'il signait Tarzan (et, bien sûr détruisait).*

*L'épigraphe renvoie à un bref poème de Nekrassov daté de 1876.*

*Boulgakov exprime ici le désir que Staline soit "son premier lecteur". On songe bien entendu à Nicolas 1<sup>er</sup> censurant lui-même les écrits de Pouchkine dont Boulgakov projette le destin tragique et glorieux sur le sien propre, fidèle en cela à l'un des mythes fondateurs de la littérature russe et qui veut que tout écrivain digne de ce nom se rêve à sa façon en Pouchkine. Ce vœu sur lequel à peine exprimé, vient se briser la phrase indique également un souhait ambigu : établir des liens interpersonnels avec Staline. S'agit-il de naïveté, de flagornerie, de masochisme ou de fascination ?*

*Sans doute tout cela à la fois... Si la situation matérielle de Boulgakov s'est améliorée, ses pièces sont toujours interdites, sa prose n'est pas publiée. Déprimé, malade, il ne cesse d'attendre une nouvelle entrevue, d'espérer une nouvelle conversation, il parle sans cesse de Staline. Paoustovski en témoignait en 1965 :*

*"Boulgakov était triste.*

*Dans l'impossibilité où il était de publier, il inventait de petites histoires, tout à la fois drôles et mélancoliques, et il les racontait à ses proches, devant une tasse de thé.*

*Il me souvient de l'une d'entre elles...*

*C'est Boulgakov qui arrive chez Staline triste et fatigué.*

— Assieds-toi, Micha. Pourquoi cette mine défaite ? Que t'arrive-t-il ?

— C'est que j'ai écrit une pièce.

— Eh bien, quand on a écrit toute une pièce, on est content ! Et toi, au contraire, tu es tout triste !

— Les théâtres n'en veulent pas, Iossif Vissarionovitch.

— Et où est-ce que tu aurais voulu la faire jouer ?

— Au Théâtre d'Art, Iossif Vissarionovitch, vous vous en doutez.

— Les théâtres font n'importe quoi ! Ne te fais pas de souci, Micha ! Assieds-toi, je te dis !

Et voilà Staline qui prend son téléphone.

— Allo, mademoiselle ! Mademoiselle, vous m'entendez ? Passez-moi le Théâtre d'Art ! Oui, le Théâtre d'Art ! Qui est à l'appareil ? Le directeur ? Allo, ici Staline. Allo ! Vous êtes là ?

Et voilà Staline qui commence à se fâcher, il souffle de toutes ses forces dans l'appareil.

Ce commissariat aux communications, c'est idiots et compagnie. Leur téléphone n'en finit pas de faire des siennes. Mademoiselle, redonnez-moi le Théâtre d'Art. Oui, redonnez-le-moi, je ne parle quand même pas chinois ! Qui est à l'appareil ? Le Théâtre d'Art ? Ici, Staline. Ne coupez pas ! Où est le directeur ? Comment ça, il est mort ? A l'instant ? Voyez-moi un peu comme les gens sont nerveux ces temps-ci !"

## M. BOULGAKOV À I.V. STALINE<sup>1</sup>

A l'attention de Iossif Vissarionovitch Staline  
Secrétaire général du Parti communiste

Très estimé Iossif Vissarionovitch !

"Avec le temps croissait en moi le désir d'être un écrivain contemporain. Mais il m'apparaissait dans le même moment que celui qui veut peindre son époque ne peut se trouver dans les hautes pensées et l'état de quiétude nécessaires à qui veut mener à bien dans l'harmonie quelque important travail.

"Le présent est trop vivant, trop remuant, trop irritant ; et sans que l'écrivain en soit conscient, sa plume se fait satirique.

"...J'ai eu toute ma vie le sentiment qu'il m'incomberait de faire quelque grand sacrifice, celui de ma personne, et que c'est le service même de ma patrie qui commanderait que j'étudie loin d'elle.

"...Je ne savais qu'une chose : si je partais, ce n'était nullement pour jouir des pays étrangers

mais bien plutôt pour m'exercer à souffrir comme si j'avais pressenti que je ne connaîtrais le prix de la Russie qu'étant hors de Russie et que je ne me pénétrerais d'amour pour elle qu'à la condition d'en être loin<sup>1</sup>."

N.GOGOL

Je vous supplie ardemment d'intercéder en ma faveur auprès du Gouvernement de l'URSS afin que me soit octroyé un congé à l'étranger du 1<sup>er</sup> juillet au 1<sup>er</sup> octobre 1931.

Je tiens à dire qu'au bout d'un an et demi de silence, une force de création incoercible a fait germer en moi de nouveaux projets, des projets vastes et forts et je prie le Gouvernement de me donner la possibilité de les réaliser.

Je souffre depuis la fin 1930 d'une grave forme de neurasthénie avec des accès d'angoisse, des crises d'angine de poitrine, on a fait de moi une sorte de mort-vivant

Des idées, des projets, j'en ai, mais de forces physiques, point, quant aux conditions que requiert leur réalisation, elles n'existent tout simplement pas.

La raison de ma maladie est bien connue et elle est fort claire.

Dans le vaste champ d'action qui s'ouvre aux écrivains de langue russe, j'étais le seul loup de la littérature. On m'a conseillé de me teindre le poil. Conseil inepte. Qu'un loup soit teint ou tondu, il ne ressemble pas à un caniche.

Et c'est bien en loup qu'on m'a traité : plusieurs années durant j'ai été traqué à l'intérieur d'un lieu clos selon les meilleures règles que les hommes de lettres ont inventées pour la chasse à l'homme.

Je n'ai pas de haine au cœur mais je suis très fatigué et à la fin de 1929, je me suis effondré. Savez-vous que même les bêtes sauvages savent ce qu'est la fatigue ?

La bête sauvage a fait savoir qu'elle avait cessé d'être un loup, d'être un homme de lettres. Parlons net, c'est de la lâcheté.

Un écrivain qui se tait, ça n'existe pas. S'il se tait, ce n'est pas un véritable écrivain, voilà tout.

Et si un véritable écrivain vient à se taire, il est condamné à périr.

La cause de ma maladie, il faut la chercher dans les années de persécution que j'ai vécues et dans le silence qui s'en est suivi.

\*

Voici ce que j'ai fait pendant l'année qui vient de s'écouler : en dépit de grandes difficultés j'ai adapté pour le théâtre le poème de N. Gogol *Les âmes mortes*.

J'ai travaillé aux répétitions de la pièce en tant que metteur en scène du Théâtre d'Art. J'y ai également travaillé en qualité d'acteur quand il s'est agi de remplacer des acteurs malades.

Le Théâtre d'Art m'a désigné comme metteur en scène pour toutes les commémorations et fêtes révolutionnaires qui se sont déroulées cette année.

J'ai aussi travaillé au TRAM<sup>2</sup>, pendant la journée j'étais au Théâtre d'Art et le soir je me rendais au TRAM.

J'ai quitté le TRAM le 15 mars 31 quand j'ai senti que mon cerveau se refusait à me servir et qu'au TRAM je n'étais d'aucune utilité.

J'ai mis en train un travail de mise en scène au théâtre du Sanprosvet (je dois la finir pour juin)<sup>3</sup>.

Et, la nuit, je me suis mis à écrire.

Mais mes forces m'ont trahi.

\*

(...) Je suis épuisé.

\*

En ce moment, toutes mes impressions sont marquées d'uniformité, mes idées bordées de noir, la tristesse et mon habituelle ironie m'empoisonnent.

Du temps où j'étais écrivain, tous les gens, qu'ils soient ou non membres du Parti s'employaient non sans succès à me persuader que, du moment que j'avais écrit et publié quelque chose, j'étais à tout jamais condamné à ne pas voir les pays étrangers.

S'il en est ainsi, l'horizon m'est fermé, on me prive de la plus haute école où puisse aller un écrivain, on m'enlève la possibilité d'apporter ma propre solution à des problèmes d'une extrême importance. On m'impose une psychologie de détenu.

Comment, dans ces conditions, chanterai-je l'URSS, mon pays ?

\*

Avant que de vous écrire, j'ai tout pesé. Je dois voir le monde et revenir ensuite. C'est là la clé.

Je tiens à vous faire savoir, Iossif Vissarionovitch,

Que d'importantes personnalités du monde des arts, et qui ont l'habitude de l'étranger, m'ont prévenu avec le plus grand sérieux qu'il me serait impossible de rester là-bas.

On m'a prévenu qu'au cas où le gouvernement m'ouvrirait la porte, je devrais faire preuve de la plus grande prudence afin de ne pas la claquer par mégarde derrière moi, me fermant de la sorte le chemin du retour, malheur sans doute pire que l'interdiction de mes pièces.

De l'avis unanime de tous ceux qui s'intéressent sérieusement à mon travail, je suis inimaginable sur tout autre terre que celle qui est la mienne, l'URSS : c'est elle, en effet, qui m'a nourri onze années durant.

Je sais entendre pareilles mises en garde, d'autant que la plus convaincante est venue de ma femme qui a déjà séjourné à l'étranger ; quand j'en suis venu à réclamer l'exil, elle m'a déclaré qu'elle ne désirait pas, quant à elle, rester à l'étranger et que je mettrais moins d'un an à y mourir de tristesse.

(Pour moi, de ma vie je n'ai mis le pied à l'étranger. Le séjour que mentionne la *Grande Encyclopédie soviétique* n'a jamais eu lieu.)

"Ce Boulgakov-là, le théâtre soviétique n'en a nul besoin", écrivit doctement un critique lorsque je me trouvai interdit<sup>4</sup>.

Je ne sais si le théâtre soviétique a besoin de moi, mais, moi, j'ai besoin de lui sinon j'étouffe.

\*

Je demande au Gouvernement de l'URSS de me laisser partir jusqu'à l'automne et d'autoriser

ma femme Lioubov Evgueniévna Boulgakova à me suivre. Je demande cette faveur car je suis gravement malade et car il est nécessaire que quelqu'un de mes proches m'accompagne. Lorsque je me trouve seul, je suis en proie à des accès d'angoisse.

Si cette lettre appelle des explications complémentaires, je les donnerai à la personne auprès de laquelle on me convoquera.

Mais, pour finir, je tiens à vous dire, Iossif Vissarionovitch, que mon rêve d'écrivain est d'être convoqué auprès de vous.

Croyez bien que ce n'est pas seulement parce que j'y vois une solution avantageuse pour moi mais parce que les propos que vous m'avez tenus au téléphone en avril 1930 ont laissé une trace profonde dans mon esprit.

Vous aviez dit : "Peut-être vous faut-il réellement aller à l'étranger..."

Sous le rapport des conversations, je ne suis pas gâté. Cette phrase m'a suffisamment touché pour que, toute une année durant, je travaille comme un damné en tant que metteur en scène des théâtres de l'URSS.

M. BOULGAKOV  
Moscou, 30 mai 1931  
Bolchaïa Pirogovskaïa, 35-a, appt. 6  
tél. 2-03-27

1 Le long incipit de la lettre est une citation de la *Confession d'un auteur* de Gogol. Ce texte fut écrit en 1847 après l'échec des *Morceaux choisis de ma correspondance avec mes amis*. Boulgakov se livre rétrospectivement à une nouvelle interprétation de sa conversation avec Staline ; elle lui apparaît comme un piège démoniaque. Il a renoncé à s'exprimer en tant qu'écrivain. Ici apparaît le motif de la Lâcheté désignée dans *le Maître et Marguerite* comme "le plus grand péché" tandis que l'idée de l'irréversibilité des erreurs et des fautes (déjà présente dans les œuvres de jeunesse) se développe à l'intérieur d'une thématique qui la met en relation directe avec la littérature. Cette amère réévaluation sera le catalyseur qui déclenchera la création du chef- d'œuvre de Boulgakov.

2. TRAM : Théâtre de la Jeunesse Ouvrière.

3. "Je me suis mis à écrire la nuit." Sans doute s'agit-il du "roman sur le diable" abandonné deux ans plus tôt et qui deviendra *Le Maître et Marguerite*.

4. Il s'agit d'une remarque de R. Pikel (cité dans la lettre du 28 mars 1930). Elle est datée du 15 septembre 1929. Boulgakov se sent donc dans un état comparable à celui qui était le sien durant l'année "de la catastrophe".

L'attente de Boulgakov fut vaine. Il ne devait pas recevoir de réponse à sa lettre et la conversation qu'il se plaisait à inlassablement imaginer n'eut jamais lieu. A la fin du mois d'août 1931, il écrit à Veresaev pour lui parler de son désespoir, de sa neurasthénie. La raison en tient à cette conversation inachevée, aux espoirs déçus :

"Et un malheur qui ne cesse de me tourmenter ; la conversation avec le secrétaire général n'a pas eu lieu. Je suis dans l'horreur, dans les ténèbres du tombeau. J'ai follement envie de voir d'autres pays, ne serait-ce que peu

de temps. Je me lève avec cette pensée et je m'endors avec elle.

"Toute une année durant, je me suis cassé la tête à essayer de comprendre ce qui était arrivé. Je n'ai tout de même pas été le jouet d'une hallucination ? J'ai tout de même bien entendu ce qu'il a dit : "Peut-être vous faut-il réellement partir à l'étranger ?"

"Oui, il a dit cela ! Que s'est-il passé ? Voyons, il voulait même me recevoir !"

Ces quelques lignes montrent que les termes de la fameuse conversation ne sont pas si précisément établis que d'aucuns ont voulu le faire croire ; selon les témoignages et les variantes, nous trouvons par exemple "partir à l'étranger», "aller à l'étranger", "demander à sortir du pays". On peut supposer que les phrases de Boulgakov n'ont nullement eu le caractère achevé qui leur a été prêté. Sans cesse, Boulgakov s'applique à recréer cette conversation pour sans doute en modifier le sens, sens qui, au moment du fameux coup de fil, n'avait rien d'achevé ni de définitif.

A la mi-janvier 1932, un coup de fil d'Enoukidze à Stanislavski demandait que soient repris *Les Jours des Tourbine*. Dans une lettre à Popov du 25 janvier, Boulgakov dira qu'on "lui rend la moitié de sa vie". Selon la légende, Staline, venu au théâtre se serait étonné et indigné de ne pas voir à l'affiche *Les Jours des Tourbine*.

Or, Staline savait pertinemment qu'aucune pièce de Boulgakov n'était jouée.

Le 14 mars 1932, le Grand Théâtre dramatique de Leninrad refusait le *Molière* et dénonçait le contrat qui le liait à Boulgakov, toutes choses que ce dernier désignera comme "un coup de couteau finlandais". Ce procédé qui consiste à faire ou dire presque dans le même temps deux choses

contradictoire est caractéristique des pratiques stalinienne. Le tort causé demeure, mais il n'apparaît pas comme s'inscrivant dans une continuité cohérente ; il s'agit d'un hasard, d'une erreur. En fait, il n'en est rien.

Le 14 avril 1932, Boulgakov écrivait à Popov :

"Maintenant, ce n'est pas en avant mais en arrière que, chaque nuit, je tourne mes regards ; en effet, dans le futur, je ne vois rien pour moi. J'ai commis dans le passé cinq fautes fatales. Si je ne les avais pas commises, il n'y aurait pas ces conversations sur le Moine\*\*, le soleil lui-même brillerait autrement, et je ne créerais pas en remuant silencieusement les lèvres au petit jour, je serais confortablement assis derrière mon bureau. (...) Mais à présent, il n'y a rien à faire, il est trop tard. Je me contente de maudire ces deux accès de timidité inattendue qui m'ont surpris comme des syncopes et qui m'ont fait commettre deux de mes erreurs. J'ai une excuse à cette timidité ; elle était fortuite, due à l'épuisement (...). Ce n'est pas une consolation."

Il semble donc douteux que la lettre de mai 1931 ait eu un quelconque résultat.

\* La mort. (N.d.T.)

M.A. BOULGAKOV À I.V. STALINE

A l'attention du camarade Staline.

De la part de Mikhaïl Afanassevitch Boulgakov  
dramaturge et metteur en scène  
au Théâtre d'Art Gorki  
de Moscou

Très estimé Iossif Vissarionovitch !

Permettez-moi de porter à votre connaissance un certain nombre de faits me concernant.

1

A la fin du mois d'avril de cette année, j'ai adressé au Président de la Commission d'Etat chargée de l'administration du Théâtre d'Art une demande d'autorisation de voyage à l'étranger (voyage de deux mois en compagnie de ma femme Elena Sergueevna Boulgakova).

J'indiquais dans ma demande le but de mon voyage, écrire un livre où je raconterais ce que j'aurais vu en Europe occidentale (pour, à mon

retour, le proposer aux maisons d'édition soviétiques).

Je souffre réellement d'épuisement nerveux et il m'est physiquement impossible de supporter la solitude ; aussi ai-je demandé que mon épouse soit autorisée à m'accompagner, laissant ici pour une période de deux mois mon beau-fils de sept ans dont l'éducation et l'entretien sont à ma charge.

J'imaginai que ma demande se verrait ou bien satisfaite ou bien rejetée ; toute autre réponse me semblait exclue.

Et pourtant, contrairement à mon attente, c'est bien une réponse du troisième type qui est venue.

Le 17 mai, je recevais un coup de téléphone ; la conversation fut la suivante :

— Vous avez déposé une demande de voyage à l'étranger ?

— Oui.

— Rendez-vous à la section étrangère du Comité exécutif de Moscou pour y remplir deux formulaires, l'un pour vous, l'autre pour votre femme.

— Quand dois-je m'y rendre ?

— Le plus tôt sera le mieux ; votre cas doit être examiné le 21 ou le 22.

Tout à ma joie, je ne pris même pas la peine de demander le nom de mon interlocuteur et me présentai séance tenante à la section étrangère en compagnie de ma femme ; je me nommai. Quand j'eus dit au préposé que j'avais été convoqué par téléphone, il me demanda d'attendre, passa dans la pièce voisine et en revint pour me demander de remplir les formulaires.

Ce que nous fîmes ; il les relut, y joignit deux photos d'identité par personne ; j'esquissai le geste de payer mais il me dit :

— Les passeports seront gratuits.

Il refusa les cartes d'identité que je lui tendais :

— Plus tard, quand on vous remettra vos passeports internationaux.

Et il ajouta les paroles suivantes (je cite littéralement) :

— Pour vous, l'obtention des passeports sera extrêmement rapide car il y a des ordres à votre sujet. Vous auriez pu les avoir aujourd'hui mais il est tard. Téléphonnez-moi le 18 au matin.

Je dis :

— Mais le 18 est férié. A quoi il répondit :

— Alors le 19.

Le 19 mai au matin, nous reçûmes la réponse suivante :

— Nous n'avons pas encore vos passeports. Téléphonnez en fin de journée. S'ils sont arrivés, le préposé vous les remettra.

Je téléphonai en fin de journée pour apprendre que nos passeports n'étaient toujours pas arrivés ; on nous proposa de téléphoner le 23.

Le 23, au lieu d'appeler je me rendis avec une femme à la section étrangère ; de passeports, point. L'employé alla aux nouvelles, après quoi il nous fut proposé d'appeler le 25 ou le 27.

C'est alors que, commençant à perdre confiance, je demandai à l'employé s'il avait bien été pris une décision à mon sujet ; peut-être ce 17 mai avais-je mal entendu ?

Il me fut répondu de la façon suivante :

— Vous comprenez vous-même que je ne puis vous dire d'où émanent les ordres, mais une

décision a été prise en ce qui vous concerne et en ce qui concerne votre femme ; c'est également le cas de l'écrivain Pilniak.

A ces mots, tous mes doutes se dissipèrent et ma joie fut sans bornes.

Je devais bientôt recevoir une nouvelle confirmation de la réalité de l'autorisation. Au théâtre on me rapporta certains propos qui s'étaient tenus au secrétariat du Comité exécutif :

— Pour les Boulgakov, c'est en train de s'arranger.

Et mes amis de me prodiguer leurs félicitations : ce voyage indispensable à tout écrivain et dont j'avais rêvé de nombreuses années durant, il allait enfin se réaliser.

Dans le même temps, la section étrangère continuait ses réponses dilatoires ; on nous faisait espérer nos passeports d'un jour à l'autre ; je n'en concevais nulle acrimonie, sûr que j'étais qu'en dépit de tous les retards les passeports finiraient par arriver.

Le 7 juin, un coursier du Théâtre d'Art se rendit à la section étrangère porteur d'une liste de noms ; il s'agissait d'acteurs qui devaient se rendre à l'étranger. Le théâtre avait eu l'amabilité de nous y inclure, ma femme et moi, bien que j'aie fait ma demande séparément.

Le coursier revint dans la journée ; à son air gêné et désorienté, je compris qu'il s'était passé quelque chose.

Le coursier déclara que les passeports des acteurs étaient prêts, il les avait en poche ; quant à ma femme et à moi, nous essayions un refus.

Dès le lendemain, une note parvenait directement à la section étrangère indiquant qu'au

citoyen Boulgakov M.A. était refusée la délivrance de l'autorisation nécessaire pour quitter légalement le pays.

Sur ce, je rentrai chez moi pour éviter les manifestations de pitié, d'étonnement, *etc.* Je ne comprenais qu'une chose, c'est que je me trouvais dans une situation pénible, ridicule et qui ne convenait ni à mon âge ni à ma situation.

2

Le tort que l'on m'a causé à la section étrangère est d'autant plus grave que durant les quatre années où j'ai travaillé au Théâtre d'Art je n'ai rien fait qui puisse justifier pareil traitement et c'est pourquoi je vous demande d'intercéder en ma faveur.

M. BOULGAKOV  
Moscou, 10 juin 1934

*Après s'être vu opposer un refus de visa, Boulgakov se retrouve dans un état de délabrement physique et moral. Il souffre d'angoisses, de phobies (peur de la mort, peur de l'espace). Le 10 juin, il écrit à Staline. Elena Sergueevna porte elle-même la lettre. Les tours vieillies auxquels Boulgakov a recours, tes intonations gogoliennes que l'on y entend montrent clairement sa parenté avec le style épistolaire du siècle dernier. La spontanéité du ton donne à penser que Boulgakov perd parfois de vue la réalité concrète de son interlocuteur et écrit soit à lui-même, soit à Popov. Le destinataire se transforme alors en une instance indéfinie de caractère providentiel.*

*Comme la précédente, cette lettre restera sans réponse.*

## M.A. BOULGAKOV À I. V. STALINE

A l'attention de Iossif Vissarionovitch Staline,

De la part du dramaturge  
Mikhaïl Afanassevitch Boulgakov

Très estimé Iossif Vissarionovitch !

Permettez-moi de vous présenter une requête qui a trait au dramaturge Nikolaï Robertovitch Erdman\* ; il vient de purger en totalité les trois années d'exil auxquelles il avait été condamné dans les villes d'Iénisséïsk et de Tomsk et réside actuellement à Kalinine.

Persuadé que, dans notre patrie, on estime très hautement les talents littéraires et sachant, par ailleurs, que l'écrivain N. Erdman ne dispose

\* Erdman Nikolai (1902-1970). Dramaturge Auteur du Suicidé (1928). A propos de cette pièce. Staline aurait dit : "Si on a envie de monter, qu'on l'a monte. Personnellement, elle ne me plaît pas. Erdman s'attache à l'insignifiant, au superficiel. Boulgakov, ça. oui !... C'est quelque chose ! Il vous prend à rebrousse-poil ! Ça, ça me plaît."

pas actuellement de la possibilité d'utiliser ses aptitudes en raison de l'attitude hostile de l'opinion publique, attitude dont la presse se fait l'écho de façon virulente, je me permets de vous demander de prêter attention à son sort

Espérant que, si vous jugez bon d'examiner cette demande, l'écrivain Erdman connaîtra un adoucissement de son sort, je vous adresse une ardente prière : que soit donnée à Erdman la possibilité de rentrer à Moscou pour y travailler sans encombres en tant qu'écrivain, une fois qu'il sera sorti de sa solitude et de son état d'accablement spirituel.

M. BOULGAKOV  
Moscou, le 4 février 1938



LETTRES  
DE  
EUGUÉNI ZAMIATINE  
À  
STALINE



Estimé Iossif Vissarionovitch,

Condamné au châtimeut suprême, l'auteur de ces lignes vous écrit pour vous demander de commuer sa peine.

Mon nom ne vous est sans doute pas inconnu, l'impossibilité où je suis mis d'écrire est bel et bien une sentence de mort pour l'écrivain que je suis ; or, les circonstances sont telles qu'il m'est impossible de poursuivre ma tâche car tout création est impensable pour qui doit travailler dans une atmosphère de chasse à l'homme systématique et qui va s'exacerbant au fil des années.

Loin de moi l'idée d'aller jouer les innocences outragées. Je sais parfaitement que, dans ce que j'ai écrit durant les trois ou quatre années qui ont suivi la révolution, il y a des choses susceptibles d'avoir justifié telles ou telles attaques. Je sais aussi que j'ai la fort malencontreuse habitude de dire non point ce qu'il serait, en l'occurrence, avantageux de dire mais ce qui me semble être la vérité. En particulier, je n'ai jamais caché les sentiments que m'inspiraient la servilité littéraire, l'esprit courtisan, les caméléons de tous bords ; j'ai toujours considéré et continue de considérer<sup>1</sup> que tout cela rabaisse de la même

façon et l'écrivain et la révolution. J'ai, jadis, dans l'un de mes articles, soulevé cette question d'une façon abrupte et désagréable à plus d'un (revue *Maison de l'art*, n° 1, 1920) ; cela a donné le coup d'envoi à une vaste campagne de presse dirigée contre ma personne.

Depuis et sous divers prétextes, cette campagne continue ; elle se poursuit au moment où j'écris ces lignes et a fini par donner lieu à ce que je désignerai comme une sorte de fétichisme : de la même façon que, jadis, les chrétiens désireux de personnifier le mal sous toutes ses formes de la façon la plus commode, créèrent le diable, la critique a fait de moi le diable de la littérature soviétique. Cracher sur le diable est considéré comme une bonne action et nul ne s'est privé de le faire, d'une façon ou d'une autre. On s'est évertué à découvrir dans chacune de mes publications quelque dessein diabolique. Pour ce, l'on n'a pas hésité à aller jusqu'à me reconnaître des dons de prophétie ; c'est ainsi que dans l'un de mes contes, *Dieu*, paru en 1916 dans la revue *Annales*, certain critique a réussi à trouver... "des sarcasmes contre la révolution à l'occasion du passage à la NEP" ; dans mon récit de 1920, *Le Moine Erasme*, un autre critique (Machbitz-Verov) a cru voir "une parabole sur les chefs soi-disant rendus plus intelligents par la NEP". "Indépendamment du contenu de tel ou tel de mes écrits, il suffit qu'il soit signé de moi pour que l'on y voie aussitôt quelque intention criminelle. Tout récemment encore, au mois de juin de cette année précisément, l'Oblit<sup>2</sup> de Leningrad a pris des mesures destinées à dissiper les doutes, s'il en était besoin ; à la demande des éditions Académia,

j'avais revu la traduction de la comédie de Shéridan, *L'Ecole de la médisance*, et rédigé un article sur l'œuvre de l'auteur. Il va de soi que l'article question ne contenait et ne pouvait contenir aucune médisance de ma part, néanmoins, l'Oblit ne s'est pas contenté d'empêcher sa parution ; la maison d'édition s'est vu interdire de citer mon nom en tant que correcteur. Il a fallu que j'en appelle à Moscou ; le Glavlit a, semble-t-il, fait comprendre que pareille franchise était tout de même mal venue et c'est alors et alors seulement qu'il a été possible d'imprimer l'article, assorti du nom du criminel que je suis.

Je ne cite le fait que parce qu'il montre à plein, de façon chimiquement pure, pourrait-on dire, le sort qui m'est fait. De tels faits je possède une ample collection ; je n'en veux mentionner qu'un de plus, qui, lui, n'a pas trait à quelque article fortuit mais à une pièce de vaste envergure à laquelle j'ai travaillé quelques trois années durant. Il s'agit de ma tragédie *Attila* dont j'étais certain qu'elle clouerait le bec à ceux qui jugeaient bon de faire de moi je ne sais quel obscurantiste. Il semblait que j'eusse toutes raisons de le penser. Lecture avait été donnée de la pièce en réunion du Conseil artistique du Grand Théâtre dramatique de Leningrad ; assistaient à la séance les représentants de dix-huit usines de Leningrad, voici quelques-unes de leurs remarques (je cite le protocole de la réunion du 15 mai 1928).

Le représentant de l'usine Volodarski : "C'est là la pièce d'un auteur contemporain qui traite de la lutte des classes dans l'Antiquité d'une façon qui fait écho à l'actualité... Idéologiquement parfaitement recevable... La pièce produit

une forte impression et réduit à néant le reproche fait à la dramaturgie contemporaine de ne pas produire de bonnes pièces..." Le représentant de l'usine Lénine, tout en soulignant l'aspect révolutionnaire de la pièce trouve pour sa part que : "Par sa valeur artistique elle fait penser à Shakespeare... La pièce est tragique, extraordinairement riche d'action et elle passionnera le public."

Le représentant de l'usine d'hydromécanique considère que la pièce "est en tout point forte et que l'intérêt ne s'y dément pas d'un bout à l'autre" ; il recommande de la monter pour le jubilé du théâtre.

Pour ce qui est de Shakespeare, les camarades ouvriers sont allés un peu loin mais ce qui est sûr, c'est qu'à propos de cette même pièce, M. Gorki a écrit qu'il la considérait "comme de grande valeur tant sur le plan littéraire que social" et que "son ton et son sujet héroïques (étaient) on ne peut plus utiles à l'époque actuelle".

Le théâtre décida de monter la pièce, le Glavrepertkom donna son aval, après quoi... Après quoi, croyez-vous qu'on la montra à ces ouvriers qui l'avaient si hautement appréciée ? Que non ! La pièce fut interdite sur les instances de l'Oblit de Leningrad au beau milieu des répétitions alors qu'elle avait d'ores et déjà été annoncée par voie d'affiches.

La mort de ma tragédie *Attila* fut véritablement ma tragédie : il me devint dès lors absolument évident que toute tentative de changer ma situation était vouée à l'échec, d'autant que, peu après, démarra la fameuse "affaire" de mon roman *Nous autres* et de *L'Acajou*<sup>3</sup> de Pilniak. On sait que tout est bon pour détruire le diable et c'est ainsi

que mon roman écrit en 1920, soit neuf ans plus tôt fut présenté en compagnie de *L'Acajou* comme mon œuvre la plus récente. Il fut organisé à cette occasion une chasse à l'homme comme il ne s'en était encore jamais vu dans la littérature soviétique, à telle enseigne que même la presse étrangère devait la mentionner. Tout fut mis en œuvre pour que je me trouve dans la totale impossibilité de continuer mon travail. Je faisais soudain peur à mes amis d'hier les bibliothèques reçurent interdiction de diffuser mes œuvres. Ma pièce *la Puce* qui faisait salle comble au Théâtre d'Art pour la quatrième année d'affilée fut retirée du répertoire. Les éditions *Fédération* suspendirent la publication de mes œuvres complètes. Toute maison d'édition qui aurait voulu me publier devenait immédiatement la cible d'un feu roulant d'attaques. Ce fut le lot des éditions *Fédération*, *Terre et fabrique* et surtout des éditions des *Ecrivains de Leningrad*. Cette dernière maison a pris le risque de m'avoir encore un an entier à son conseil de direction ; elle a osé utiliser mon expérience littéraire pour me confier la révision du style d'écrivains débutants dont certains étaient des communistes. Au printemps de cette année, la section locale de la RAPP<sup>5</sup> a fini par obtenir mon départ de la direction ainsi que la cessation de mes activités. *La Gazette littéraire* a annoncé triomphalement la nouvelle, ajoutant afin de dissiper toute ambiguïté : "...La maison d'édition doit être conservée mais pas pour les *Zamiatine*." La dernière porte qui permettait à *Zamiatine* d'atteindre le lecteur se refermait ; c'était une sentence de mort qui était signifiée à l'auteur par voie de presse.

Le code pénal soviétique prévoit une peine plus lourde encore que la peine capitale : le criminel est mis au ban du pays et expédié à l'étranger. Si je suis réellement un criminel et mérite châtement, il ne saurait tout de même pas s'agir de mort littéraire, du moins est-ce ma conviction, et c'est pourquoi je vous demande de commuer ma peine en me faisant expulser du territoire de l'URSS avec le droit pour ma femme de m'accompagner. Si je ne suis pas un criminel, je vous demande de me permettre, ainsi qu'à ma femme, de me rendre temporairement à l'étranger, ne serait-ce que pour une année avec la possibilité de revenir dès qu'il deviendra chez nous possible aux écrivains de servir les grandes idées sans se faire les domestiques de gens de petite envergure, dès que, chez nous, changera, ne serait-ce que partiellement, la façon dont est conçu le rôle de l'homme de lettres. Et ce temps, j'en sûr, est proche car une fois constituée avec succès la base matérielle, il ne manquera de se poser la question de créer une superstructure, un art et une littérature réellement dignes de la révolution.

Je sais que la vie à l'étranger ne me sera pas facile, loin de là ; de cela, mon passé témoigne avec assez d'éclat (j'ai appartenu au parti bolchevique à l'époque tsariste, j'ai fait un séjour en prison, toujours à la même époque, j'ai connu deux exils ; pendant la guerre, j'ai dû répondre devant les tribunaux d'un écrit antimilitariste). Ici, mon habitude d'écrire selon ma conscience et non point sur commande m'a fait taxer d'homme de droite, là-bas, tôt ou tard et pour les mêmes raisons, on me traitera de bolchevik, je le sais.

Mais là-bas, même dans les conditions les plus dures, je ne serai pas condamné au silence, là-bas j'aurai la possibilité d'écrire et de publier, peut-être pas en russe mais qu'importe. Si les circonstances font que je ne peux (temporairement, je l'espère) être un écrivain russe, peut-être pourrai-je, comme l'a pu le polonais J. Conrad, être pour un temps un écrivain anglais, d'autant que j'ai déjà écrit en russe sur l'Angleterre (mon récit satirique *Les Insulaires*, etc.) et que je n'ai guère plus de difficultés à écrire en anglais qu'en russe. Ilya Ehrenbourg travaille depuis longtemps en direction de la littérature européenne, il écrit surtout pour être traduit dans les langues étrangères. Pourquoi donc ce qui est permis à Ehrenbourg ne me le serait-il pas à moi ? Par la même occasion, je citerai un nom encore, celui de B. Pilniak. Comme moi - nous avons pleinement partagé le rôle du diable - il a été la cible favorite de la critique et, pour se reposer des persécutions subies, s'est vu autorisé à faire un voyage à l'étranger. Pourquoi donc ce qui est permis à Pilniak ne me le serait-il pas à moi ?

Cette demande de voyage à l'étranger, j'aurais pu la fonder sur des raisons plus courantes bien que tout aussi réelles. Je souffre d'une vieille colite chronique qu'il me faudrait, pour m'en débarrasser, soigner à l'étranger. Deux de mes pièces ont été traduites, l'une en anglais, l'autre en italien (il s'agit de *La Puce* et de *La Société des honnêtes sonneurs* que les théâtres soviétiques ont montées) ; j'aimerais les voir portées à la scène à l'étranger et, pour ce faire, il me faut être personnellement sur place ; ajoutons que, si la chose se fait, je n'aurai pas à importuner le Narkomfin

avec des demandes d'argent. Toutes ces raisons sont bien réelles mais je ne vous cacherai pas que le principal motif que j'ai de demander pour ma femme et pour moi une autorisation de départ à l'étranger, c'est la sentence de mort qui a été prononcée ici contre l'écrivain que je suis.

L'attention exceptionnelle dont ont bénéficié les autres écrivains qui se sont adressés à vous me permet d'espérer qu'il sera fait droit à ma requête.

Juin 1931

*En 1931, Zamiatine se trouve dans une situation de détresse morale comparable à celle qu'avait éprouvée Boulgakov en 1929. Il souhaite se rendre à l'étranger pour un certain temps. En fait cette émigration sera définitive. C'est grâce à Gorki (qui, dans un premier temps lui avait conseillé d'attendre) que Zamiatine obtiendra l'autorisation de quitter le pays.*

*La lettre que l'écrivain adressa à Staline est très claire : il ne saurait y avoir pour lui d'avenir littéraire en Union soviétique et il est fermement décidé à partir. Par son style ferme et concis elle contraste avec celle de Boulgakov dont les vœux semblaient beaucoup moins clairs. Durant la période où Zamiatine multiplia les démarches en vue de son départ, les écrivains se virent souvent. Il est certain que ce n'est pas sans émotion que Boulgakov apprit que Zamiatine avait obtenu l'autorisation qui lui avait été refusée. Le 26 octobre 1931, il écrivait à Zamiatine : Il est agréable au provincial que je suis de rêver en pensant à la pipe et aux valises du touriste... "*

1. Certains tours de Zamiatine évoquent le style insistant de Staline.
2. Oblit, Glavlit : Direction régionale, Direction principale à la Littérature. Il s'agit en fait d'organismes de censure.
3. Voir plus haut, p. 16.
4. *La Puce*. Il s'agit d'une pièce écrite dans le style du grotesque zamiatinien. Elle a pour origine un conte de Leskov.

5. RAPP : Association panrusse des écrivains prolétariens. De ce groupe, Zamiatine écrit : "Leur carte du parti et une farouche détermination leur tenait lieu de talent. Ces jeunes gens « énergiques » s'étaient fixé pour but de rééduquer tous les écrivains. Il ne devait rien en sortir de bon..."

# J'AI PEUR

par  
Evguéni Zamiatine



J'ai peur que nous ne mettions trop de soin à conserver trop de choses de l'héritage que nous ont laissé les palais. Tenez, tous ces fauteuils dorés, bien sûr qu'il faut les conserver : ils sont si gracieux, ils flattent si délicatement tous les fessiers sans exception. La douceur et la grâce des poètes de cour les font indiscutablement ressembler à des fauteuils dorés. Mais ne sommes-nous pas dans l'erreur à vouloir, avec la même ardeur, conserver poètes de cour et fauteuils dorés ? Voyons, seuls les palais ont subsisté, les cours, elles, ont disparu.

J'ai peur que nous ne fassions preuve de trop de mansuétude. La Révolution française a été sans pitié, elle, lorsqu'il s'est agi de détruire cours et courtisans. Le 11 messidor 1794, Payan<sup>1</sup>, alors président du Comité à l'Instruction publique, faisait paraître un décret où l'on pouvait, entre autres, lire : "Il est une multitude d'auteurs habiles, constamment occupés à courir derrière l'actualité ; ils connaissent de chaque saison la mode et la couleur, ils savent quand mettre le bonnet rouge et quand l'ôter... Il en résulte qu'ils dénaturent le goût tout en rabaissant l'art.

Le vrai génie crée dans la réflexion et incarne ses desseins dans Je bronze, tandis médiocres, tapi sous l'égide de la liberté, dérobe en son nom un fugace succès et cueille les fleurs d'un succès éphémère...<sup>2</sup>"

Par ce décret méprisant, la Révolution française guillotinaient les poètes de cour costumés en révolutionnaires. Nous, "nos auteurs habiles, ceux qui savent quand mettre le bonnet rouge et quand l'ôter", quand célébrer l'arrivée du tsar et quand la faucille et le marteau, nous les présentons au peuple comme les représentants d'une littérature digne de la révolution. Et nos centaures littéraires, se bousculant et ruant, foncent, tête baissée, dans une compétition effrénée qui doit leur apporter une mirifique récompense : le monopole d'écrire des odes, de traîner l'intelligentsia dans la boue, en chevaliers qu'ils sont. J'ai peur que Payan ne soit dans le vrai : cela ne peut que dévoyer, que rabaisser l'art. Et j'ai peur que si les choses vont continuant de la sorte, ce ne soit toute la littérature russe de ces dernières années qui entre dans l'histoire sous le nom d'école des habiles car les malhabiles se taisent, eux, depuis deux ans, déjà.

Qu'ont-ils apporté à la littérature ceux qui ne se sont pas tus ?

Les plus habiles de tous ont été les futuristes<sup>3</sup> qui se sont hâtés de décréter que l'école de la cour, c'était la leur, indiscutablement. Et toute une année durant, nous n'avons entendu que leurs aboiements de triomphe jaunes, verts et framboise. Mais l'alliance du rouge bonnet des sans-culottes avec leur blouse jaune et la trace de fleurette bleue que l'on distingue encore sur leur

joue a fait ciller des yeux même sans préjugés. Les futuristes ne sont aimablement vu montrer la porte par ceux-là mêmes dont ils se faisaient gracieusement les héraults. Le futurisme a pourri. Et de nouveau, au milieu de la mer étale de fer blanc du futurisme, un seul phare, le phare Maïakovski. Parce que lui, il ne fait pas partie des habiles : il chantait la révolution quand d'autres, embusqués à Saint-Pétersbourg, lançaient jusqu'à Berlin les flèches de leurs vers. Mais ce phare splendide ne brille pour l'heure que des anciennes réserves de son *Moi*, de son *Simple comme un meuglement*. Dans *Héros et victimes de la révolution*, *Boubliks*, *La Bonne Femme chez Wrangel*, ce n'est déjà plus l'ancien Maïakovski, l'Edison, le pionnier dont chaque pas ouvrait une trouée au travers des fourrés ; des fourrés, il en est sorti pour rejoindre une grande route piétinée de milliers de sabots et s'occuper à perfectionner sujets et rythmes de commande. D'ailleurs, c'est normal, Edison a, lui aussi, perfectionné l'invention de Graham Bell.

Le chevalinisme des imaginistes<sup>4</sup> moscovites est trop évidemment écrasé par l'ombre de fonte de Maïakovski. Ils ont beau s'évertuer à puer et à glapir, l'odeur et les glapissements de Maïakovski sont les plus forts. L'Amérique imaginiste est depuis longtemps découverte. Il y a longtemps, du temps de Serafino, un poète qui se jugeait très grand écrivait : "Si je ne craignais de troubler l'air de votre modestie du nuage doré des honneurs, je ne pourrais me retenir de draper les fenêtres de l'habitable de la gloire des étoffes brillantes dont les mains de la louange décorent le dos des noms destinés aux créatures supérieures..." (lettre de L'Arétin à la duchesse d'Urbino.) "Les mains

de la louange" et "le dos des mots" c'est de l'imaginisme ou je ne m'y connais pas ! Procédé aussi remarquable que subtil, l'image est devenue un but en soi, la charrette a emporté le cheval.

Ecrivains et poètes prolétariens<sup>5</sup> enfourchent une locomotive et s'efforcent en toute bonne foi de se transformer en aviateurs. La locomotive halète et crachote avec toute la sincérité du monde mais on ne la voit pas s'élever dans les airs. A de rares exceptions près (on peut citer Mikhaïl Volkov de la *Forge*<sup>6</sup> de Moscou) tous les poètes du Proletkult associent à un contenu révolutionnaire la forme la plus réactionnaire qui soit. Pour l'heure, l'art du Proletkult, c'est un pas en arrière dans la direction des années soixante. Et j'ai peur que les avions, les habiles avions, bien sûr ne dépassent toujours les honnêtes locomotives pour, "tapis sous l'égide de la liberté, dérober en son nom un triomphe éphémère".

Par chance, les masses sentent plus finement qu'il n'y paraît. Et c'est pourquoi le triomphe des habiles ne saurait être que passager. Comme l'a été celui des futuristes. Kliouev<sup>7</sup> a, lui aussi, connu un triomphe éphémère après ses vers patriotiques sur Guillaume le Lâche, il délirait d'enthousiasme aux criailles des décrets et de la mitraille (tenez, une rime formidable : mitraille-mangeaille). Quant à Gorodetski<sup>8</sup>, il n'a, semble-t-il, même pas joui d'un triomphe éphémère puisque la salle de la Douma lui a réservé un accueil froid et que moins de dix personnes ont assisté à sa soirée littéraire de la Maison des Arts.

Les malhabiles se taisent. Il y a deux ans a retenti le gong des Douzes<sup>9</sup> de Blok. Au douzième et dernier coup, Blok s'est à jamais tu. Presque

Invisibles - c'est déjà loin - les Scythe<sup>10</sup> ont filé de par les sombres rues, désertées par les tramways. Tache blanche et solitaire dans les ténèbres d'hier, les *Notes d'un rêveur*<sup>11</sup> aux éditions Alkonost. Et nous entendons André Biely qui se plaint tout là-bas : "Les aléas de la vie nous déchirent, l'auteur tombe parfois sous le fardeau d'un travail qui lui est étranger : des mois durant, il lui est impossible de se concentrer pour achever la phrase commencée. Souvent, alors, il se demande s'il existe quelqu'un à qui il est indispensable, si l'on a besoin de *Pétersbourg* ou du *Pigeon d'argent*. Peut-être lui, l'auteur n'est-il utile qu'en tant que professeur de versification ? S'il en est ainsi, il ne lui reste plus qu'à déposer au plus vite sa plume pour trouver un emploi de balayeur des rues afin d'éviter qu'un ersatz d'activité littéraire ne vienne souiller son âme..."

Oui, c'est là l'une des raisons du silence de la littérature authentique. L'écrivain qui ne peut être "habile" doit, s'il veut vivre, se rendre à son travail avec un cartable. De nos jours, on verrait Gogol courir à la section théâtre un cartable à la main ; il n'est pas douteux que Tourguéniev traduirait Balzac et Flaubert pour la collection *littératures du monde* ; Herzen ferait des cours aux marins de la Baltique ; Tchékhov travaillerait au Komzdrav<sup>12</sup>. Autrement dit, pour vivre comme un étudiant vivait il y a cinq ans avec quarante roubles mensuels, Gogol devrait écrire quatre *Révizor* par mois, Tourguéniev trois *Père et fils* tous les deux mois, Tchékhov une centaine de récits par mois. On pourrait croire qu'il s'agit d'une plaisanterie absurde mais le malheur veut que tel ne soit pas le cas ; ces chiffres sont réels. Le labeur

de l'homme de lettres qui incarne lentement, dans une torture qui est aussi joie, "ses pensées dans le bronze" et celui d'un graphomane, le travail d'un Tchékhov et celui d'un Brechko-Brechkovski, sont, à présent, estimés de semblable façon : à l'aune, à la page. Et l'écrivain se trouve acculé à un choix : ou devenir un Brechko-Brechkovski, ou se taire. Pour l'écrivain, pour le poète authentiques, le choix est clair.

Mais ce n'est même pas là l'essentiel : la faim, les écrivains russes connaissent. Et le papier non plus n'est pas en cause. La principale raison de ce silence n'a rien à voir ni avec le pain, ni avec le papier, elle est beaucoup plus lourde, solide, ferreuse. Le point essentiel, c'est que la littérature authentique ne peut être que là où le font, non point des fonctionnaires sûrs et diligents, mais des déments, des reclus, des hérétiques, des rêveurs, des révoltés, des sceptiques. Si l'écrivain, doit être plein de raison et de bon sens, s'il doit être pharisien et bien-pensant, s'il doit être utile aujourd'hui même, s'il ne peut fustiger comme Swift tout un chacun, s'il ne peut, comme Anatole France, sourire de tout, alors, point de littérature de bronze, il n'y a qu'une littérature de papier, une littérature journalistique ; aujourd'hui, on la lit et demain on s'en servira pour envelopper un morceau de savon.

Ceux qui, en notre temps peu ordinaire, tenter d'édifier une nouvelle culture tournent souvent les yeux vers un passé lointain, vers le stade, le théâtre, les jeux du démos grec. Coup d'œil rétrospectif pleinement justifié, mais il ne faudrait pas oublier que sur l'agora d'Athènes, le peuple grec savait écouter autre chose que des

odes : il ne redoutait pas le fouet cruel d'Aristophane. Mais nous... Qu'avons-nous à faire d'Aristophane quand même le très innocent *Trimardeur Logorrhéev* de Gorki est retiré du répertoire afin que ne succombe pas à la tentation cet enfantelet dépourvu de sens qui a nom démos russe !

J'ai peur qu'il n'y ait pas chez nous de littérature authentique tant que l'on persistera à voir dans le démos russe un enfant dont il importe de protéger l'innocence. J'ai peur qu'il n'y ait pas chez nous de littérature authentique tant que nous ne serons pas guéris de cette espèce de nouveau catholicisme qui, non moins que l'ancien, s'effraie de toute parole hérétique. Et si cette maladie est incurable, j'ai peur que la littérature russe n'ait pour seul et unique avenir que son passé.

1921

*Cet article a été publié une première fois dans la revue Maison de l'art, en 1921. C'est à lui que Zamiatine fait allusion dans sa lettre à Staline. Il montre la cohérence des positions esthétiques et éthiques de Zamiatine. L'article suscita les passions.*

1. Payan : conventionnel proche de Robespierre.
2. La citation en question est traduite du russe.
3. les futuristes se voulaient les principaux représentants de l'avant-garde. Souvent iconoclastes et provocateurs, ils se livrent à un travail approfondi sur le matériau verbal. Principaux représentants : Khlebnikov, Bourliouk, Kamenski, Kroutchenykh et bien sur Maïakovski.
4. Les imaginistes voulaient révéler la vie à travers l'image et la rythmique des images. Principaux représentants : Mariengof, Essénine, Cherchenevitch, Koussikov. La présence obsessionnelle et rituelle de chevaux dans leurs vers irritait spécialement Zamiatine qui les qualifiait de "chevalins".
5. Les poètes et écrivains prolétariens voulaient créer une culture "prolétarienne" qualitativement différente de la culture des siècles passés.
6. la Forge : groupe proche du Proletkult. Citons des poètes comme Kirillov, Gastev, Guerassimov, Poletaev. Ils célèbrent la libération du travail en visions cosmiques.

7. Kliouev (1885-1937). Poète dit « paysan ». Sa poésie s'enracine dans les visions religieuses des sectaires. Il eut un certain temps l'illusion d'une révolution paysanne et religieuse.

8. Serge Gorodetski. Proche des acméistes, il écrivit des poèmes de propagande durant les premières années qui suivirent la révolution.

9. *Les Douzes*. Il s'agit du dernier grand poème d'A. Blok qui meurt en 1921. Il y donne une vision tragique et mystique de la révolution saisie comme le déchaînement de forces élémentaires.

10. *Les Scythes*. Titre d'un poème de Blok où celui-ci évoque une Russie barbare et asiatique qui défie l'Europe blasée et fatiguée. *Les Douze* et *Les Scythes* son de 1918.

11. André Biely. Il s'agit d'une figure majeure du début du siècle. Tout à la fois poète, essayiste, romancier, romancier, philosophe. *Le Pigeon d'argent* et *Pétersbourg* comptent parmi ses chef-d'œuvres. Il est également l'auteur des *Notes d'un rêveur*.

12. Direction communiste à la Santé

## TABLE

<i>Préface Marianne Gourg</i> .....	7
Lettres de Mikhaïl Boulgakov à Staline .....	11
Lettre de Evguéni Zamiatine à Staline.....	57
<i>J'ai peur de Evguéni Zamiatine</i> .....	69

Ouvrage réalisé par les ateliers graphiques Actes Sud.  
Photocomposition : Société I.L., à Châteaurenard. Reproduit et  
achevé d'imprimer en octobre 1989 par l'Imprimerie Floch à  
Mayenne, sur papier des Papeteries de Jeand'heurs pour le  
compte des éditions Solin. Dépôt légal 1<sup>re</sup> édition : novembre  
1989. N° d'imprimeur : 28583.

## LETTRES A STALINE

Asservir la littérature fut une des tâches prioritaires des bolcheviks arrivés au pouvoir. Et très vite, Evgueni Zamiatine, dès 1922, et Mikhaïl Boulgakov furent la cible des thuriféraires de ce qui allait devenir, un jour, le *réalisme socialiste* alors que Iossif Vissarionovitch Staline mettait en place l'absolutisme totalitaire.

Mikhaïl Boulgakov, qui était médecin, croyait être un contemporain de Molière. Il pensait avoir à faire à Louis XIV alors qu'ils étaient dans une tragédie de Shakespeare. Il lui écrivit cinq lettres restées sans réponse jusqu'à ce qu'une nuit, au téléphone : "C'est Staline qui vous parle..."

Evguéni Zamiatine, qui était ingénieur et l'auteur de *Nous autres*, n'adressa qu'une seule lettre au "Bienfaiteur de l'Etat unique", sans pour autant oublier de faire intervenir Gorki.

En 1930-1931, alors qu'on avait déjà tué quelques millions de "koulaks" mais encore très peu d'écrivains. Zamiatine proposait à Boulgakov de l'aider à rédiger ses lettres : "Vous entrer trop dans les détails... alors qu'il faut écrire avec concision et clarté : laissez-moi partir pour telle et telle raison." Zamiatine put s'exiler en France en 1931 ; Boulgakov fut retenu en URSS jusqu'à sa mort en 1940.

Ensemble ils avaient créé un genre littéraire éphémère : *la lettre à Staline*... Plus tard, Ossip Mandelstamm eut moins de chance. Il écrivit sur Staline une insolente épigramme ; il mourut en Sibérie.